

tude des trous, et se résigne, en se recollant.

Mais, fût-ce au lit, je ne travaille pas ; la nature et surtout la mer, loin de « m'inspirer », comme disaient nos aïeux, m'écrasent sous le sentiment de nos ridicules aspirations, et ma faiblesse, en présence de leur force, me rappelle à l'égalité des crabes devant la mer, des crabes, mes frères.

Aussi, je ne saurais guère répondre avec sagesse aux questions que vous me posez.

Je ne vois, d'ici, aucun inconvénient à ce qu'on porte le vers libre au théâtre, puisqu'il y est depuis plusieurs siècles ; cette innovation pourra donc coïncider avec une découverte, bien désirable aussi, et qui passionne de nombreux ingénieurs, découverte d'un fil avec lequel on parviendrait, pense-t-on, à couper le beurre.

Je ne vois non plus aucun inconvénient à la création de théâtres nouveaux, où se jouerait le drame en vers ; mais la difficulté, sans doute, est de recueillir les éléments divers qui assureraient le succès de l'entreprise, des tragédiens, un directeur désintéressé, des pièces honorables, mais surtout des bailleurs de fonds et du public ; car ces deux derniers facteurs sont les plus difficiles à rassembler.

Il y aurait pourtant une fortune à faire !

— Un directeur, supérieurement lettré, préparé, par de fortes études, à discerner les choses artistiques de celles qui ne le sont pas, renseigné, si vous voulez, par un Comité, non pas de comédiens, mais, de personnalités compétentes, dramaturges, poètes, romanciers, et qui, systématiquement, énergiquement, sans consentir aucune faveur, sans écouter aucune sympathie, impitoyable, écarterait toute œuvre et tout homme de talent, pour réserver son théâtre aux médiocres, celui-là répondrait à un besoin, et le public tout entier l'en récompenserait en foule.

Mais, voilà, on n'ose pas ! Les directeurs s'en tiennent aux demi-mesures, recherchent les mauvais auteurs sans aller jusqu'aux pires, demandent les vers plats sans oser les vers faux, les maladroits au lieu des nuls, les amateurs, des hommes, il est vrai, sans dotation naturelle, mais pleins de bon vouloir, qui parfois même exercent fort convenablement un art ou une profession, et qui, dans leur partie, sinon dans la nôtre, ont des notions du bien et du mal, ce qui est déjà trop !

Parlons franc : celui qui réaliserait aujourd'hui le chef-d'œuvre du drame en vers, c'est l'auteur de café-concert.

Mais on ne se risque pas jusqu'à lui. On s'arrête en route. C'est un tort. Il est attendu : c'est le Messie du public moderne.

Me voici au bas de la page et je n'en veux pas commencer d'autres : je vous serre la main, amicalement.

Edmond HARAUCOURT.

LES THÉÂTRES

Porte-Saint-Martin : *la Coupe et les Lèvres*, drame lyrique en 5 actes et 6 tableaux, d'Alfred de Musset et de M. Ernest d'Hervilly, musique de M. Gustave Canoby.

L'opéra, mal qualifié de drame lyrique, que le théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de représenter, en voisinage de *Lucie de Lammermoor* et du *Trouvère*, à trente ans de portefeuille. Il serait, à mon sens, souverainement injuste et cruel de ne point tenir compte, pour le juger, du temps qui s'écoula entre la minute où l'auteur, heureux de la besogne accomplie, posa joyeusement sa plume, et celle où, las de l'inaction, il regarda sans allégresse le rideau se lever sur le champ mélancolique de ses rêves. Comment n'avoir pas égard d'abord à la longue douleur du musicien devant qui, pendant près d'un tiers de siècle, se fermèrent les portes de toutes les scènes un peu sérieuses de France et de l'étranger ? — Car, si M. Verdhurt, jadis, à Rouen, plein de bonne volonté, accueillit l'ouvrage, il ne le joua qu'une seule et unique fois en de si mauvaises conditions que mieux vaudrait ne pas le rappeler, et le nom de M. Gustave Canoby demeura dans l'ombre. — Comment, ensuite, ne pas excuser les inexpériences et les entêtements d'un homme qui, déjà loin des heures d'aurore de sa carrière, ne s'est pour ainsi dire jamais entendu à l'orchestre, qui, rejeté hors du mouvement dramatique de son époque, a gardé néanmoins une foi très profonde et très respectable en l'œuvre dédaignée, n'ayant rien vu de ce qui se passait autour de lui ou ne croyant pas à la réussite de l'évolution aujourd'hui triomphante ? Comment, enfin, ne pas se sen-

tir, attristé en pensant aux espoirs déçus, aux vaines illusions d'un artiste condamné à la peine du silence perpétuel et emprisonné dans la cellule obscure de l'oubli ? Il me semble que l'on devrait, sans inutile sévérité et aussi sans blessante indulgence, accorder à cet opéra de *la Coupe et les Lèvres* qui, par la force des choses, ne pourra même pas avoir autant de soirées qu'il a attendu d'années, l'importance, grande ou petite, comme on voudra, d'une sorte de point de comparaison entre ce qu'on acceptait quand il fut conçu et ce qu'on exige au moment de sa représentation. La route est vaste qui s'est ouverte depuis que le compositeur, hélas ! marque le pas, et chacun y peut cheminer à l'aise avec son bagage d'idées et de convictions personnelles. Je souhaite qu'il soit encore temps pour M. Canoby de s'y engager.

Qu'on ne s'attende donc pas à retrouver dans la version musicale de *la Coupe et les Lèvres* l'âpreté de sentiment et de couleur, la violence romantique du poème d'Alfred de Musset. Ici comme là, nous assistons bien aux désordonnées aventures du chasseur Franck, être éternel d'orgueil et de révolte, qui brûle son toit de chaume et abandonne Deïdamia pour courir le monde, assassiner les passants, conquérir la gloire, aimer et posséder Monna Belcolor la courtisane, et qui, au retour, dégoûté, assagi et repentant, est puni par la mort de la femme de douleur et de grâce dont il allait peut-être faire sa rédemptrice. Mais nul trait caractéristique ne différencie les trois figures principales du drame. Franck, Deïdamia et Belcolor s'expriment à l'aide de cavatines ou de récits très traditionnels et très peu dissemblables qui ne correspondent point exactement à l'état de leurs âmes. Les chœurs, de lourde et compacte écriture, empruntent souvent à l'ordinaire discours orphéonique ses secrets les plus divulgués, et l'orchestre, loin de prendre part à l'action ou de chanter pour son propre compte, s'essouffle en batteries, trémolos et dessins d'accompagnement de forme convenue. Il en résulte une discordance frappante entre la pièce et la partition, et c'est là, je crois, le sérieux reproche que l'on pourrait adresser aujourd'hui à M. Canoby, reproche qui lui eût été fait certainement il y a trente ans. Un ouvrage, composé avec franchise dans telle coupe, ancienne ou moderne, qu'il plaira à l'auteur de choisir, sera toujours acceptable si l'entente reste absolue entre le musicien et le librettiste, si l'unité de conception est observée, si les mélodies — ah ! grand Dieu ! il n'y en aura jamais trop ! — ne sont pas moins originales que le sujet. Signalerai-je les continuelles répétitions de paroles qui, à chaque instant, détruisent le rythme des vers — des vers de Musset, connus de tout le monde et que l'on pourrait bien respecter, quelle que soit l'opinion que l'on ait de leur valeur — et substituent à la poésie adoptée une prose innombrable qu'aucune langue, à aucune époque du reste, ne devrait admettre ? Je m'arrête, en ayant assez dit pour déterminer les tendances de l'opéra que je viens d'écouter avec la sympathie due à celui qui l'a écrit. Combien, d'ailleurs, ces tendances m'importeraient peu si l'œuvre était vraiment théâtrale, vivante et inspirée !...

Le personnage principal de *la Coupe et les Lèvres* est dessiné de vigoureuse et noble façon par M. Engel, un des plus remarquables tragédiens lyriques de ce temps. Sa science profonde du chant, son art consommé de la déclamation, sa flamme d'artiste ont simplement sauvé la soirée d'hier. Mlle Lloyd possède une voix de mezzo solide et juste, mais elle ne donne aucune allure, aucun caractère au rôle de Belcolor. Mlle Salambiani est une pâle Deïdamia. Il n'y a pas à parler de la mise en scène, qui m'a paru bien sommaire. Quant à l'orchestre et aux chœurs, si médiocres qu'ils soient, ils sont conduits par un chef dont l'adresse, la sûreté, la chaleur et l'intelligence musicale méritent de grands éloges : c'est M. de La Chaussée, l'âme de ces représentations hasardeuses, certes, et qui, pourtant, ont trouvé un public.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

THEATRES

A l'Opéra :

Mlle Aekté, la jeune nouvelle pensionnaire de MM. Bertrand et Gailhard, débutera, dans le courant de la première quinzaine d'octobre, dans le rôle de Marguerite de *Faust*.

Mlle Lara, empêchée, par suite d'une légère indisposition, de jouer dimanche soir dans *le Monde où l'on s'ennuie*, a été remplacée, au pied levé, par Mlle Bertiny.

La charmante artiste s'est acquittée de cette tâche imprévue de la façon la plus heureuse : elle a montré des qualités de finesse,